



PETITES INFOS DU COMITÉ OUEST

Edito

Chers amis du Comité Ouest,

Dernier focus, dans ce numéro, sur les héros de la Résistance que nous avons célébrés grâce à Yvon Lucas, et contre-plongée sur une période de l'histoire de La Réunion avec Alexis Miranville, Historien. En ces temps de COVID 19, celui-ci nous rappelle - ou nous apprend - quels lourds tributs la ville de Saint-Paul notamment, a payé aux épidémies...Et comme à l'accoutumée, Alexis documente son article et le rend passionnant.

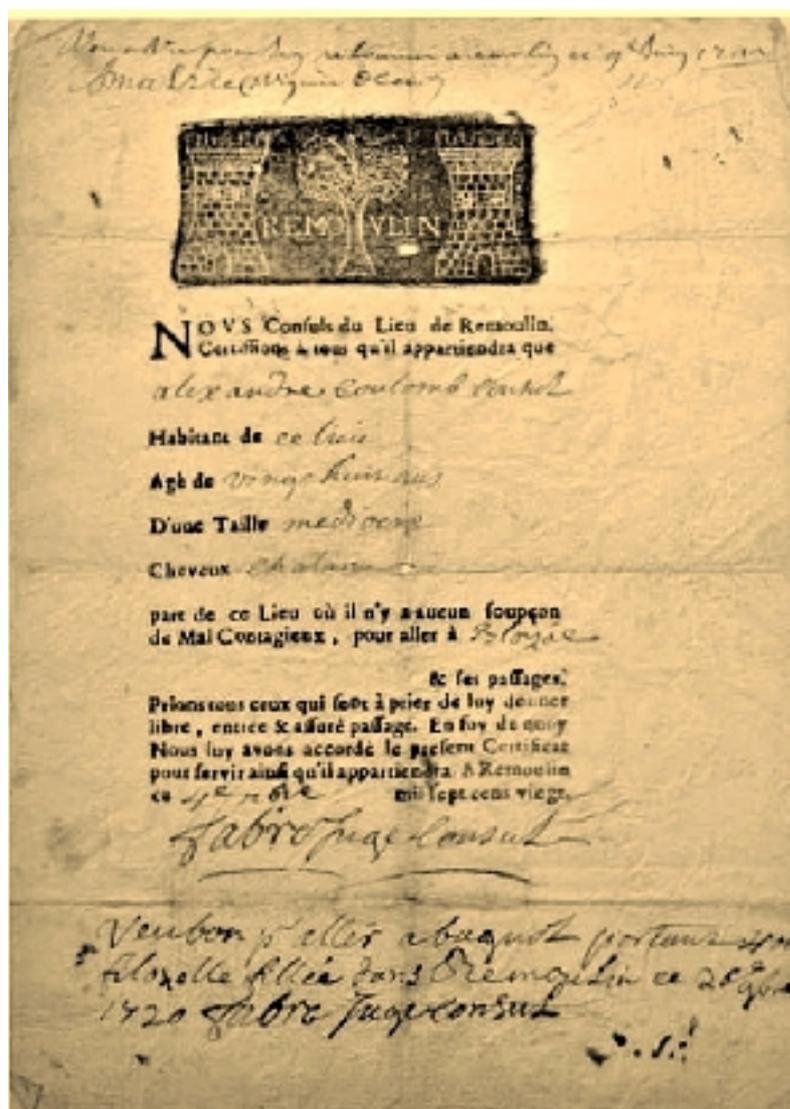
N'oublions pas, chers amis, dans un territoire qui a fait du « vivre ensemble » un concept, que le samedi 16 mai est le jour retenu au plan international pour le fêter.

« Journée internationale du Vivre Ensemble » ! Allé di partou...ce jour est le nôtre !

Christiane ANDRE

Sommaire

- p1- Editorial
- p2- Mieux vivre ensemble
- p3- Marguerite JAUZELON
- p5- La variole à Saint Paul



REFLEXION

MIEUX VIVRE ENSEMBLE UNE RÉPONSE CLÉ À LA CRISE SANITAIRE MONDIALE



Chaque fois que nous faisons des efforts pour ne pas propager le virus, nous faisons la démonstration de notre volonté profonde de vivre ensemble. Nous prenons conscience que nous ne vivons pas seuls, mais avec les autres.

La crise sanitaire et humanitaire que nous vivons met en lumière que le vivre ensemble nous concerne tous. Elle nous démontre l'importance des liens qui nous unissent avec notre communauté, nos voisins, nos familles ou nos amis. Nous sommes interdépendants les uns des autres, quels que soient nos origines, nos croyances, notre religion, notre statut social, notre lieu de vie. **Nous partageons les mêmes craintes, les mêmes peurs mais aussi les mêmes espoirs.** Elle nous démontre à quel point notre conscience sociale, notre solidarité, notre capacité à vivre ensemble au quotidien sont essentielles.

Le 16 mai est la Journée Internationale du Vivre Ensemble en Paix. Célébrée depuis 2 ans dans un très grand nombre de pays, elle a permis de réunir des milliers de personnes qui se sont rassemblées pour souligner l'importance des liens qui unissent la communauté humaine.

La pandémie qui sévit malheureusement partout dans le monde ne nous permettra pas de nous rassembler cette année, mais elle constitue une occasion unique pour **prendre conscience** d'une réalité fondamentale : chaque jour, partout sur cette terre dans nos communautés respectives :

NOUS VIVONS ENSEMBLE !

Le confinement et la distanciation sociale que des millions d'entre nous vivons toujours, nous font redécouvrir l'importance que « l'autre » occupe dans nos vies. Nous avons besoin des autres, même ceux que nous ne côtoyons pas au quotidien. Que ce soit ceux qui nous soignent, ceux qui nous nourrissent, ceux qui nous protègent, ceux qui entretiennent notre quartier ou notre ville, ils font partie de notre vie.

Le 16 mai 2020, arrêtez-vous pour réfléchir à tout ce qui nous unit. Prenez quelques minutes pour en discuter avec vos proches. Faites un geste envers l'autre, manifestez-vous auprès des personnes seules que vous connaissez, remerciez ceux qui sont encore au travail pour nous fournir l'essentiel.

Si cette crise planétaire nous fait prendre conscience de l'impact de ce vivre ensemble sur notre communauté et sur les liens qui nous unissent, nous pouvons espérer que malgré les difficultés qui se poseront, l'après sera meilleur que l'avant.

Partagez très largement ce message dans vos réseaux sociaux et faites-nous connaître votre geste pour démontrer notre volonté collective de mieux vivre ensemble en utilisant les hashtags :

#VIVREENSEMBLE et #JIVEP2020

Ensemble, nous pouvons faire en sorte que chacun de nos gestes individuels s'assemblent et deviennent un véritable mouvement collectif.

“Ensemble, nous pouvons faire en sorte que chacun de nos gestes individuels s'assemblent et deviennent un véritable mouvement collectif”

Profitons de cette **Journée Internationale du Vivre Ensemble en Paix** pour réfléchir et méditer sur l'impact que cette crise mondiale aura à long terme sur nous et sur les personnes qui nous entourent. Si nous pouvons individuellement et collectivement renforcer

notre conviction que nous vivons déjà ensemble et qu'il est possible de le faire dans l'harmonie et la paix, nous pourrions briser un peu plus les murs qui nous divisent inutilement et retrouver en nous cette réalité que chacun d'entre nous fait corps avec l'humanité.

Collectif Journée Internationale du Vivre Ensemble en Paix

contact@16mai.org

UNE GRANDE DAME

MARGUERITE JAUZELON, Une ambulancière réunionnaise sur le front des combats 1944-45

Marguerite Jauzelon est née le 25 juillet 1917 à Ravine Creuse (St André), où son père dirigeait l'usine sucrière. Elle rêvait d'être aviatrice : folie pour son père... Alors ce sera l'école normale, puis institutrice. Après l'armistice du 22 juin 1940, La Réunion est sous l'autorité du régime de Vichy. Envoyé par le général de Gaulle à bord du contre-torpilleur Léopard pour rallier la Réunion à la France Libre, André Capagory débarque à Saint Denis le 28 novembre 1942 et devient gouverneur de la colonie. Le gouverneur vichyste Pierre Aubert, alors retranché à Hell Bourg, se rend 2 jours plus tard. Le Léopard repart avec à son bord les premiers jeunes réunionnais engagés dans les troupes combattantes de la France Libre.

Le patriotisme de Marguerite Jauzelon la fait piaffer d'impatience : comment aider mon pays ? En novembre 1943, le général Lelong commandant les troupes de l'Océan Indien est en inspection à La Réunion, la lieutenant Schliklin qui l'accompagne recrute du personnel féminin pour l'Armée de Libération basée en Afrique du Nord : Marguerite Jauzelon saisit l'occasion qu'elle attendait ; elle veut servir sur le front des combats comme ambulancière et s'engage. « Si mon père avait été encore là, je crois qu'il se serait certainement opposé à mon engagement ». Il était décédé d'une crise cardiaque le 17 avril 1943. « Ma mère, en revanche, me soutient et m'approuve ». Le 23 novembre 1943, la jeune institutrice de 26 ans embarque sur le Gallieni avec cinquante autres jeunes réunionnaises. À Madagascar le capitaine responsable de la formation décide que Marguerite Jauzelon sera secrétaire :

- « Mon capitaine, je me suis engagée pour être ambulancière. Je ne veux pas rester dans un bureau. »
- « Taisez-vous, Jauzelon, vous devez obéir. »

Marguerite s'obstine et finalement sera ambulancière. D'ailleurs elle a déjà son permis et conduit depuis plusieurs années. « Mon idée, dit-elle, est de devenir ambulancière afin de libérer un homme qui pourra aller se battre ».

En mai 1944 embarquement à Tamatave et arrivée à Alger le 7 juillet. Premier bombardement, baptême du feu. Imaginez la joie et la fierté de ces jeunes réunionnaises qui défilent le 14 juillet 1944 devant le général de Gaulle. Puis direction Oran, affectation au 431^{ème} Bataillon Médical Colonial. Marguerite Jauzelon est nommée chef de voiture d'une ambulance qu'avec sa coéquipière elles baptisent « L'hirondelle ».

Le 29 juillet 1944 elle quitte Oran à bord du Sidi-Brahim, au sein d'un immense convoi. Attaque aérienne. Des bateaux sont touchés. Le Sidi-Brahim descend un avion allemand. À Ajaccio derniers réglages. Le débarquement en Provence a commencé le 15 août 1944. Le 21 août Marguerite embarque au volant de son « hirondelle » sur un LST de l'US Navy, qui fonce le 23 août au matin vers la plage de la Nartelle près de Ste Maxime. Les roues dans l'eau, crabot enclenché, Marguerite lance son ambulance Dodge 4x4 et franchit la plage. Elle raconte : « C'est la première fois que je foule le sol de la métropole. Quelle émotion ! Autour de nous le canon tonne. Les montagnes flambent. Cette fois-ci, c'est bel et bien le front. »

Direction Cavalaire, puis Toulon. « Le long du chemin, on nous ovationne, on nous offre les fruits de l'été provençal », se souvient Marguerite. A Toulon, première mission des ambulancières : évacuer les blessés du Fort Ste Marguerite où les milliers d'Allemands qui y sont retranchés se sont rendus. 26 août Salon de Provence, Solliès-Pont, Pont St Esprit : c'est la remontée de la vallée du Rhône avec la 1^{ère} Armée. Puis Autun, puis la terrible bataille des Vosges (3 octobre au 8 décembre 1944), puis Colmar.

Le quotidien : de jour, de nuit, charger des blessés, les soigner, les reconforter. « Nous sommes confrontées à la mort, à l'horreur des blessures et des peines... Un jour, raconte-t-elle, un tout jeune blessé allemand me prend la main. Il y dépose un baiser et me demande d'écrire à sa mère tout ce que j'ai vu. Il se sent mourir. Je l'ai fait en pensant que si français et allemands, tous les peuples, pouvaient se donner la main, il n'y aurait plus de guerres. » Elle ajoute : « Un médecin m'a surnommée « réglisse », à cause de ma couleur de peau et, disait-il, à cause de ma douceur auprès des blessés ».

UNE GRANDE DAME (SUITE)

L'hiver 44-45 est rude en Alsace pour nos braves petites réunionnaises qui découvrent les joies de la conduite sur neige et verglas. La conduite de nuit feux éteints ajoute aux risques. Guère le temps d'avoir

peur, ni de récupérer. On dort parfois à même le sol dans son sac de couchage, dès qu'un répit le permet. Le Rhin franchi sur un pont de bateaux avec la 1^{ère} Armée, on entre en Allemagne en avril 1945. L'évacuation des blessés continue : Kandel, Pforzeim, Tübingen et ... le 8 mai 1945 à Kleininstingen on chante, on danse. L'Allemagne a capitulé.

Elles sont neuf ambulancières réunionnaises basées à Reichenau sur les bords du lac de Constance. Non loin de là, à Mainau sur le même lac de Constance deux réunionnais, des résistants déportés, survivants du camp de concentration de Mauthausen, sont soignés dans un château que le comte Bernadotte de Suède a prêté au général de Lattre pour servir d'hôpital ; il s'agit de Teddy Piat et de Jean Joly. Jean Joly, 1,85 mètre, ne pèse plus que 37 kilos. C'est ce même Jean Joly qui lui remettra les insignes de chevalier de la Légion d'Honneur sur le front des troupes le 30 août 2002 à la caserne Lambert.

Démobilisée en novembre 1945, Marguerite Jauzelon rentre à la Réunion et reprend son poste d'enseignante à St André. Elle conclut : « Et la vie continue ...J'ai conscience d'avoir effectué une bonne action au cours de ma vie ». Une bonne action, tout simplement ! Quelle modestie. Bel exemple pour ces jeunes, auprès de qui elle n'a cessé de témoigner pendant de longues années après sa retraite, et à qui elle dit : « Malgré les obstacles que vous rencontrerez - car il y en aura en ces temps difficiles -, ne désespérez jamais... Vous parviendrez ainsi à atteindre votre idéal ».

En la personne de Madame Jauzelon, il ne faut pas se contenter d'admirer une figure du passé. Marguerite Jauzelon est surtout une messagère d'espoir. A. de Vigny a écrit que « *L'honneur c'est la poésie du devoir* » ; moi j'ajoute que Marguerite Jauzelon a su porter le devoir sur les sommets de l'honneur. Aussi je suis particulièrement fier d'avoir eu l'honneur, le 18 juin 2012 dans les salons de la Préfecture de La Réunion, d'accrocher sur sa poitrine les insignes d'officier de la Légion d'Honneur.

Ses décorations :

Officier de la Légion d'Honneur
Croix de la Libération
Croix du Combattant volontaire
Croix du Combattant
Officier des Palmes Académiques
Médaille commémorative de la guerre
1939-1945



Habitant Saint Denis, Marguerite aura 103 ans dans deux mois.

Yvon LUCAS

LA VARIOLE PIRE QUE LA COVID 19

ÉPIDÉMIE DE VARIOLE EN 1729 Saint-Paul perd plus du quart de sa population

La Réunion a été touchée par plusieurs épidémies au cours de son histoire : la variole en 1729, le choléra en 1820 et en 1859, la grippe espagnole en 1918, etc. La plus ancienne d'entre elles, et aussi la moins connue, parce qu'oubliée ou ignorée des médias, c'est précisément celle dont Saint-Paul a le plus souffert.

Une maladie venue de l'extérieur

Comme aujourd'hui pour la Covid-19, le virus de la variole est venu de l'extérieur. Il arriva en avril 1729 par bateau, transporté par le *Bourbon* et la *Sirène*. Après être passés par Pondichéry et Madras, en Inde, ces deux navires débarquèrent des immigrants esclaves ou engagés à Saint-Denis. C'est dans cette ville qu'il y a eu les premiers décès.

La maladie passa ensuite à Sainte-Suzanne et à Saint-Paul d'où elle s'étendit jusqu'à l'Étang-Salé et la Rivière d'Abord (nouveau quartier de Saint-Pierre). Pour lutter contre sa propagation, le gouverneur Benoît Dumas, qui résidait à Saint-Paul alors chef-lieu de la colonie, prit des mesures restrictives en matière de circulation. Mais là où le mal s'était installé, il fit de nombreuses victimes.

	DÉCÈS		
	1729 – 1730 – 1731		
	BLANCS	ESCLAVES	TOTAL
Saint-Denis	29	58	87
Saint Paul	150	355	505
Saint-Pierre / Saint-Louis	39	39	78
Sainte-Suzanne	16	82	98
TOTAL	234	534	768

Les villes réunionnaises inégalement touchées par l'épidémie de variole de 1729

Tableau établi à partir des données extraites de l'ouvrage de Prosper Eve,
Vivre et mourir à l'île Bourbon à l'époque de l'esclavage, L'Harmattan-Université de La Réunion, 2008

Le plus grand nombre de décès enregistré à Saint-Paul

Les données chiffrées du tableau présenté ici ne constituent nullement un état complet des victimes de l'épidémie. Il s'agit en effet des décès officiellement recensés et ils sont loin de traduire la réalité de la situation. Dans les campagnes éloignées des centres urbains ou difficiles d'accès, de nombreux morts n'ont certainement pas pu être enregistrés ni acheminés jusqu'aux cimetières. Mais même s'il faut faire preuve de la plus grande prudence quant à leur précision, elles fournissent un ordre de grandeur et permettent d'établir des comparaisons intéressantes. Elles montrent ainsi que la maladie a frappé plus les esclaves que les Blancs et que les victimes ont été plus nombreuses à Saint-Paul que partout ailleurs.

L'archiviste Yves Pérotin (1922-1981), dans ses *Chroniques de Bourbon* (1957), note qu'il y a eu : « *dans ce seul quartier, plus de 800 morts, soit le quart ou le tiers de sa population, proportion terrible, jamais atteinte depuis* ». Un autre chroniqueur, Elie Pajot, dans ses *Simple renseignements sur l'île Bourbon* (1887), se réfère au père Davelu qui fut « *longtemps curé de Saint-Paul et bien placé pour connaître la vérité puisqu'il était détenteur des registres* ». Selon cet ecclésiastique, il y aurait eu au moins 1 500 morts dans cette seule commune. Ce chiffre est à rapprocher de celui du recensement de 1735 qui indique que Saint-Paul comptait une population de 2 738 habitants, dont 489 Blancs et 2 249 Noirs. Précisons qu'à cette époque le quartier englobait Saint-Leu, Trois-Bassins, Le Port et La Possession.



Le petit cimetière de Saint-Paul en 1732, coïncé entre l'église et le presbytère
Extrait du plan Sornay (1732)

La nécessité d'un cimetière pour les victimes de la variole

Le nombre élevé des personnes atteintes, leur forte contagiosité et surtout l'exiguïté du cimetière existant amenèrent parfois les pouvoirs publics et les autorités religieuses à en créer un autre, spécialement dédié aux victimes de la variole. Ce fut le cas, dès 1729, à Saint-Denis où le lieu de sépultures jouxtait l'église. Le nouveau vit le jour à l'extrémité ouest de la ville, au pied de la Montagne, près de l'actuelle sortie du tunnel. La situation était la même à Saint-Paul, avec son petit cimetière coïncé entre l'église paroissiale et le presbytère, sans possibilité d'extension. De plus, s'y posait un problème d'hygiène comme l'a noté un peu plus tard l'abbé Meersseman, vicaire puis curé à Saint-Gilles-les-Hauts, de 1881 à 1903: « *Une fosse était à peine comblée, qu'il fallait la rouvrir pour recevoir un nouveau corps, d'où il résultait une exhumation presque continuelle, qui [...] nuisait aux vivants, par les vapeurs cadavéreuses qu'elle exhalait en tout sens* ».



Le site probable du cimetière de la variole, sur le bord de mer,
 Derrière celui créé en 1788 (signalé par la lettre O)
 Extrait du plan Chandellier (1806)

Là aussi, un nouveau lieu de sépulture fut aménagé à l'extrémité sud de la ville, non pas au pied des remparts de la Caverne, trop humide, mais au bord de la mer, comme le relève le père Barassin dans ses notes sur le "*Mémoire pour servir à la connaissance particulière de chacun des habitants de l'Isle de Bourbon*" (d'Antoine Boucher), ouvrage paru en 1989. Du fait de l'absence de pont sur l'actuelle ravine du Cimetière, il devait se situer un peu avant.

L'épidémie fut pourtant de courte durée et, selon l'historien Prosper Ève, dès le mois d'octobre 1729 de nouveaux esclaves purent être « *débarqués sans crainte dans la colonie* ».

Les oubliés du cimetière des esclaves

Dans un autre extrait de l'ouvrage d'Yves Pérotin on apprend qu'à Saint-Paul « *le cimetière de la variole* » a probablement été utilisé de façon régulière et sur une période assez longue : « *J'ai relevé quatre apparitions principales de cette maladie pour le XVIII^e siècle et quatre pour le XIX^e. Sans doute suis-je en dessous de la vérité. [...] En décembre 1758, cinq matelots varioleux moururent à l'hôpital de Saint-Paul* ». Il s'agit de l'hôpital de la Marine construit à la Caverne au milieu des années 1760. Après leur décès, les hardes et effets de ces matelots ont été immédiatement détruits.

L'actuel cimetière de la Caverne, rebaptisé *cimetière marin* en 1965, fut créé en 1788. Comme les non-baptisés ne pouvaient pas y être admis, on les enterra en dehors de l'enceinte consacrée, entre celle-ci et le bord de la mer, là où avaient été probablement inhumées les victimes de l'épidémie de 1729. Il y avait parmi eux des gens de toutes catégories sociales. Cependant, avec le développement de l'économie caféière puis sucrière, il y eut de plus en plus d'esclaves, mais uniquement ceux qui n'avaient pas reçu le sacrement du baptême et qu'on appelait *esclaves païens*.

Cette pratique d'exclusion du cimetière officiel devait cesser en vertu de l'ordonnance prise, au nom du Roi, le 22 septembre 1820, même si celle-ci ne mettait pas fin à la séparation entre les esclaves d'une part et les blancs et libres de l'autre, à l'intérieur de l'enclos.



Le cimetière du bord de mer de Saint-Paul a été inauguré en mai 2019
Sous le nom de Cimetière d'esclaves,
Rejetant dans l'oubli les victimes de l'épidémie de variole de 1729
 (Photo Mairie de Saint-Paul)

À la suite de l'exhumation par le cyclone Gamède en 2007 des ossements du cimetière du bord de mer, on a attribué ces derniers exclusivement à des esclaves, rejetant dans l'oubli tous ceux qui avaient été enterrés là ou à proximité, dont les victimes de l'épidémie de variole de 1729.

Quelques-unes des victimes inhumées sur le bord de mer

Les sœurs **Bellon** Catherine (1671-1729), Jeanne (1676-1729) et Madeleine (1678-1729).

Bellon Marie Anne (1691-1729) et son frère Laurent (1704-1729).

Les sœurs **Fontaine** Marie-Anne (1683-1729), Jeanne (1685-1729) et quatre de ses enfants.

Héros Thérèse, métisse indienne, épouse Rivière (1672-1729).

Hoareau Étienne (1670-1729) et 13 de ses enfants.

Hoareau Jean (1677-1729), frère du précédent, et son épouse Marie-Anne **Royer** (1688-1729).

Mollet Henry (1675-1729), fils de Jeanne de la Croix, et son épouse Geneviève **Dalleau** (1680-1729).

Mollet Marguerite (1677-1729), sœur du précédent et son frère Pierre (1671-1729).

Payet Daniel (1689-1729), fils de Louise Siarane, mort en même temps que son épouse et leur unique enfant âgé d'un an.

Payet Laurent (1694-1729), frère du précédent.

Payet Louise (1681-1729), sœur des précédents, fondatrice de la première école privée de Bourbon.

Touchard Marguerite (1689-1729) et sa fille Anne (1712-1729).

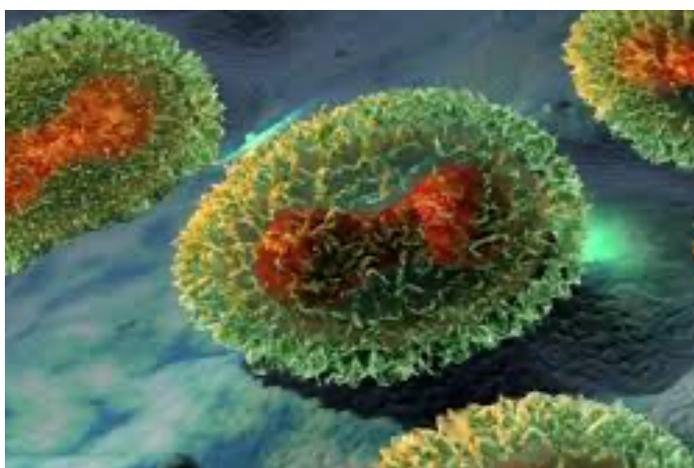
Comme on le voit, il s'agit souvent de personnalités connues ou appartenant à la bonne société saint-pauloise de l'époque et certaines familles ont été littéralement décimées. On sait que des squelettes d'enfants ont été retrouvés parmi les ossements dégagés par la houle en 2007. D'autre part, du fait de l'étalement des dates de décès sur plusieurs mois, même au sein d'une famille, il n'a pas dû avoir de fosses communes.

Pour désigner la variole on utilisait aussi les termes de *vérette* ou *petite vérole*.

Alexis MIRANVILLE



Lésions dues à la variole, maladie aujourd'hui éradiquée grâce à la vaccination



virus de la variole